

QUELQUES PISTES POUR UNE PREVENTION DE LA VIOLENCE...

Texte de synthèse à l'attention des professionnels d'Aubervilliers.

*S. AQUATIAS, maître de conférences en sociologie, GRESCO, Université de Limoges.
Contact : aqtias@gmail.com*

*T. SAUVADET, sociologue, CESAMES.
Contact : thomassauvadet@hotmail.com*

QUELQUES PISTES POUR UNE PREVENTION DE LA VIOLENCE...

INTRODUCTION (SYLVAIN AQUATIAS)

Depuis le début des années quatre-vingt, la demande de formation à la prévention de la violence a sensiblement augmenté.

La mise en avant médiatique d'événements violents, associée au processus d'individuation et à l'incertitude croissante des trajectoires d'un grand nombre de personnes dans notre société contribuait à l'émergence d'un sentiment d'agression de plus en plus constant, notamment dans et autour des grands centres urbains.

La discipline sociologique, fidèle à sa tradition critique, s'est souvent attachée à démontrer la construction médiatique des événements, à mesurer leur poids réel¹, bref, à montrer la construction sociale des faits. C'est d'abord cela qui a servi à alimenter les prestations des sociologues dans les formations où on leur demandait d'intervenir. Le traitement plus concret des méthodes pour faire face aux problèmes rencontrés était alors le plus souvent laissé aux psychologues.

Pourtant, il n'est pas impossible que la réflexion sociologique puisse dégager des axes de pensée méthodologique, permettant de préconiser certaines réponses aux phénomènes de violence. La tradition de la sociologie clinique est certes mal affirmée et mal reconnue. Il n'en reste pas moins que son utilité, dans certaines situations au moins, ne puisse être démontrée. Il est évidemment toujours difficile au sociologue de renvoyer vers l'individu l'effort qui devrait être produit au niveau collectif pour, sinon endiguer, du moins diminuer le niveau de violence engendré dans et par la société. Néanmoins, dans l'attente d'une véritable volonté politique ne passant pas par les simplismes habituels, il semble nécessaire de travailler directement avec les personnes concernées, celles qui ont le plus souvent à faire face à des situations complexes d'où la violence peut émerger soudainement.

Après être intervenu à de nombreuses reprises dans le cadre de formations de travailleurs sociaux et d'enseignants, il m'a semblé nécessaire de construire une formalisation plus avancée de l'utilisation pragmatique de la sociologie dans le traitement des situations de

¹ Voir par exemple Laurent Mucchielli, *Violences et insécurité, fantasmes et réalités dans le débat français*, La Découverte, Paris, 2001.

Ce document est soumis au code de la propriété intellectuelle et à la législation sur les droits d'auteurs (loi n° 92-597 du 1er juillet 1992, JO du 3 juillet 1992). L'auteur et les diffuseurs se réservent tout droit de poursuite en cas de divulgation et d'utilisation frauduleuse.

violence. C'est cette formalisation que je veux proposer ici à partir d'une relecture de différents éléments conceptuels, provenant de la philosophie et de la sociologie.

I VIOLENCE ET EMOTIONS (SYLVAIN AQUATIAS)

1/ DEFINITIONS

Le mot « violence » trouve sa racine étymologique dans le latin *vis*, la force, et *latus*, porter. La violence correspond alors au fait de porter sa force sur un objet ou un être. On peut alors l'interpréter comme « *l'usage de la supériorité physique sur autrui* »². C'est pourquoi la violence renvoie le plus souvent à un acte physique portant atteinte à l'intégrité corporelle de la personne agressée. Mais on accepte aussi l'idée que les menaces sont de l'ordre de la violence. Les dictionnaires donnent ainsi pour définition : « *caractère de ce qui se manifeste, se produit ou produit ses effets avec une force intense, extrême, brutale* » (Petit Larousse illustré, 1991) ou « *agir sur quelqu'un ou le faire agir contre sa volonté, en employant la force ou l'intimidation* » (Petit Robert, 1988).

Pourtant, si cette définition semble claire, elle ne rend pas toujours justice à ce que nous ressentons. Les personnes qualifient de violences des choses très différentes : ce peut être cette mère qui se reproche d'avoir été « violente » avec son fils pour lui avoir adressé des remontrances disproportionnées alors qu'il avait un peu de mal à se lever, ce peut être cette assistante maternelle qui trouve « violent » le comportement d'une mère qui ne s'occupe pas de son enfant trop agité, ce peut-être ou cet homme qui désespère de voir réagir ses élèves et qui trouvent leur passivité « violente ».

Les sens que peut prendre le terme, dans le quotidien des personnes, sont multiples : on peut l'affecter aussi bien à des agressions physiques qu'à des phénomènes plus psychologiques ou à des événements forts (« c'est trop violent », disent certains jeunes). À l'heure actuelle, le terme est tellement employé qu'il perd parfois de sa pertinence : tout est susceptible d'être violent. Cette dérive n'est pas récente. Au début des années quatre-vingt, Jean-Claude Chesnais déplorait que « *le mot « violence » en est arrivé à désigner un peu n'importe quoi, tout heurt, toute tension, tout rapport de force, toute inégalité, toute hiérarchie* »³ et réclamait que ne soit considéré comme violence que les agressions physiques. On comprend bien les problèmes de définition qui se posent là. Mais la signification des mots

² Jean-Claude Chesnais, *Histoire de la violence*, Paris, Laffont, 1981, p.11.

³ Ibid, p.28.

Ce document est soumis au code de la propriété intellectuelle et à la législation sur les droits d'auteurs (loi n° 92-597 du 1er juillet 1992, JO du 3 juillet 1992). L'auteur et les diffuseurs se réservent tout droit de poursuite en cas de divulgation et d'utilisation frauduleuse.

est toujours susceptible d'évoluer et il est rare que l'on puisse ainsi stabiliser une acception. C'est que l'histoire des mots est aussi une histoire sociale et que les modifications des sens nous informent aussi sur les modifications des structures sociales. Et probablement, j'y reviendrai, l'extension des applications possibles du mot correspond aussi à une extension des faits violents dans les ressentis.

Mais, dans le même ordre d'idée, on ne peut que considérer les contradictions que portent les définitions elles-mêmes. Par exemple, pour l'adjectif « violent », quatre nuances sont distinguées dans le Petit Robert :

- Pour les individus, c'est ce qui est « impétueux, qui agit ou s'exprime sans aucune retenue »
- Pour les sentiments, « qui a un intense pouvoir d'action ou d'expression »
- Pour les actions, tout ce « qui exige de la force et de l'énergie », comme des efforts, des exercices, etc.
- Enfin, une dernière nuance s'exprime de manière familière par l'idée d'excès. Est alors violent tout ce qui est excessif.

On voit ici que la gamme de ce qui peut être considéré comme violent est déjà plus importante. On remarque aussi que la violence et le contrôle émotionnel sont liés : est désigné comme violent celui qui agit sans mesure ou retenue. L'excès devient la mesure de la violence. Il est plus question ici de ce qui surgit des individus que de ce sur quoi s'exerce la violence.

Les choses ne sont donc pas si claires. Certes, le fait même que l'on puisse parler de violence à propos de situations fort différentes montre aussi que le sens affecté aux événements varie en fonction des personnes, des sociétés et de leurs histoires. Il existe donc de multiples schémas d'interprétations de la violence. Mais comment se conjuguent-ils ? Comment décider de ce qui serait réellement de l'ordre de la violence. Si l'on suit Jean-Claude Chesnais, il n'y aurait d'autre violence que physique. Mais si l'on suit le Petit Robert, un événement susceptible de provoquer l'irruption de sentiments forts peut-être violent. Lorsqu'un ancien combattant pleure en écoutant la Marseillaise lors d'une cérémonie commémorative ou lorsqu'un spectateur au cœur tendre se lamente du destin des héros de Titanic, est ce que leurs émotions sont violentes ?

Comment décider ? La violence peut-elle n'être jugée que depuis le ressenti subjectif des individus ? Ou seulement depuis l'objectivité tranchante de la loi, par la catégorisation

Ce document est soumis au code de la propriété intellectuelle et à la législation sur les droits d'auteurs (loi n° 92-597 du 1er juillet 1992, JO du 3 juillet 1992). L'auteur et les diffuseurs se réservent tout droit de poursuite en cas de divulgation et d'utilisation frauduleuse.

des faits en délits et crimes ? Ou, finalement, ne peut-il exister différentes valeurs de la violence selon le point de vue d'où on se place. Si, finalement, des sens différents peuvent être accordés au terme lui-même, c'est peut-être aussi qu'en des temps troublés, les mots perdent de leurs précisions pour évoquer des sensibilités nouvelles, plus à fleur de peau. C'est ce qu'évoquent, par exemple, les débats sur la notion d'incivilités. Ne pas se comporter de manière correcte, transgresser les codes de politesse, ne pas suivre les « bonnes manières », est-ce de la violence ? Est-ce un délit ?

Il n'est donc pas de définition aisée de la violence et probablement pas non plus de définition universelle.

Peut-être faut-il encore remarquer que, avant que violence il n'y ait, il faut qu'une émotion naisse qui va se traduire par la circulation, dans le corps, par le système nerveux central, d'un influx, qui va déclencher une posture précise : l'agressivité. Cette dernière n'est pas systématiquement de la violence : finalement, ce que chacun d'entre nous peut considérer comme tel est produit au confluent d'un influx nerveux et de systèmes d'interprétation produits par les structures collectives, culturelles et historiques, et les expériences individuelles.

Posons donc comme postulat de départ que la violence est une définition culturelle de certaines formes d'agressivité considérées comme n'étant pas acceptables en société.

2/ LA VIOLENCE : UN SUBSTRAT EMOTIONNEL

Tout semble partir des émotions et plus encore des émotions excessives : la violence naît de la peur, de la crainte, de la colère, etc. Mais encore faut-il s'entendre sur ce que l'on nomme émotions. Là encore, on trouverait matière à s'amuser d'Aristote à Darwin, de Descartes à Freud. Si, étymologiquement, on peut trouver deux racines latines, d'une part *emovere*, *emotum* (enlever, secouer), d'autre part *movere* (se mouvoir), les différentes interprétations qui en ont été faites varient beaucoup au cours de l'histoire.

Mais puisqu'il faut bien commencer quelque part, je reprendrai ici la définition proposée par Paul et Anne Kleinginna : « l'émotion est un jeu complexe d'interactions entre des facteurs subjectifs et objectifs, relayé par les systèmes neuronaux et endocriniens, qui peut :

(a) donner naissance à des expériences affectives telles que des sentiments d'éveil, de plaisir ou de déplaisir ;

Ce document est soumis au code de la propriété intellectuelle et à la législation sur les droits d'auteurs (loi n° 92-597 du 1er juillet 1992, JO du 3 juillet 1992). L'auteur et les diffuseurs se réservent tout droit de poursuite en cas de divulgation et d'utilisation frauduleuse.

(b) générer des processus cognitifs tels que des effets perceptifs émotionnellement pertinents, des estimations, des étiquetages ;

(c) activer des ajustements biologiques globaux permettant d'être en condition de faire face ;

(d) conduire à un comportement qui est souvent, mais pas toujours, expressif, dirigé vers un objectif et adaptif.⁴

Pour autant que cette définition puisse paraître complexe, elle permet d'éclaircir les choses sur plusieurs points :

- Elle souligne les interactions entre subjectivité et objectivité qui sont à la base du jugement d'un événement et qui permettent ou non de le qualifier comme violent ;
- Elle donne la gamme complète des conséquences du ressenti émotionnel, positif ou négatif.
- Elle montre les liens qui peuvent s'établir, d'une part avec la rationalité, d'autre part avec l'élaboration de sentiments.

Le ressenti émotionnel se construit donc à la jonction de plusieurs éléments : physiologiques (le ressenti corporel), subjectifs (l'interprétation d'un acte, d'un environnement, d'un comportement), comportementaux (les réponses données).

Selon les situations, les émotions sont caractérisées comme étant négatives ou positives : se séparent ainsi d'un côté peur, dégoût, mépris, tristesse, culpabilité et colère et de l'autre joie, compassion, plaisir, désir et bonheur. Le ressenti subjectif de la violence, évidemment, s'articule à des émotions négatives comme la peur ou la colère. Confronté à ces émotions, soit on deviendra violent en retour, soit on choisira la fuite, l'évitement ou la négociation, mais dans tous les cas, il est probable que nous interpréterons cet incident comme étant violent.

Si la violence découle souvent de l'agressivité, l'agressivité, réaction émotionnelle, physiologique et comportementale, ne peut être connotée négativement comme la violence. Il s'agit le plus souvent d'un comportement qui correspond à une nécessité adaptative – le fait d'accéder à de la nourriture, à un partenaire affectif ou sexuel, à un territoire, de défendre son intégrité physique, sociale, psychologique- ou de rechercher une satisfaction engendrée par le

⁴ Kleinginna, Paul R. and Anne M. Kleinginna (1981), "A Categorized List of Emotion Definitions, with Suggestions for a Consensual Definition," *Motivation and Emotion*, 5 (4), 345-359, p.355, traduction de l'auteur. *Ce document est soumis au code de la propriété intellectuelle et à la législation sur les droits d'auteurs (loi n° 92-597 du 1er juillet 1992, JO du 3 juillet 1992). L'auteur et les diffuseurs se réservent tout droit de poursuite en cas de divulgation et d'utilisation frauduleuse.*

contrôle ou la domination d'une situation. L'agressivité exprime la recherche de la satisfaction de besoins primaires (posture offensive), la recherche du maintien d'un statu quo (posture défensive), la recherche, enfin, de l'augmentation de son pouvoir (posture offensive).

Une des premières théories explicatives de l'agressivité, celle de Konrad Lorenz, postule que celle-ci est inscrite biologiquement en nous. Il s'agit d'une pulsion adaptative fondamentale qui aurait, en tant que trait génétique, été sélectionnée par l'évolution des espèces et à laquelle nous ne pourrions donc échapper⁵. Pourtant, si ce mécanisme adaptatif semble profitable à la survie des individus et donc des espèces, on aurait tort de penser qu'il s'agit là d'un phénomène instinctif irrémédiable. De multiples exemples existent, tant dans le monde animal que dans les sociétés humaines, qui prouvent, d'une part que la pulsion agressive n'est pas toujours la plus adaptée pour la survie, d'autre part que d'autres modes d'expression émotionnelle peuvent intervenir. En fait, si évidemment, chacun d'entre nous est susceptible de ressentir de la colère, cela ne signifie pas que cette colère s'exprimera automatiquement par de l'agressivité.

Reste que des émotions naissent qui fondent en partie au moins nos réactions en déclenchant des neuromédiateurs tels que l'adrénaline, la noradrénaline, le cortisol, la testostérone par exemple quand nous sommes en colère. Dans ce cas, l'adrénaline augmente la pression sanguine, la noradrénaline provoque une accélération du rythme cardiaque, le cortisol mobilise l'énergie disponible et la testostérone renforce l'agressivité. Quand le processus se déclenche, il est assez difficile à arrêter. Lorsque les modifications biochimiques interviennent, elles orientent l'attention sur ce qui les a provoquées, empêchant de penser à autre chose ou de différer le conflit. C'est ce que l'on nomme la « période réfractaire »⁶, au moment où nous sommes submergés par l'émoi. Il en va de même pour d'autres émotions telles que la peur, la joie, etc.

Il existe donc bien un substrat biologique à la violence. Ce que nous ressentons comme étant violent est souvent ce qui cause des réactions émotionnelles fortes, qu'elles s'extériorisent ensuite ou non. Et une grande partie de ce ressenti est d'abord constitué par les réactions de notre chimie interne. En ce sens, éprouver la subite envie de frapper ou d'insulter quelqu'un, donner un coup de pied dans la portière d'une voiture en panne ou crier après une

⁵ Lorenz Konrad, *L'agression, une histoire naturelle du mal*, 1969, Flammarion, à vérifier.

⁶ Ekman P., *Emotions Revealed: Recognizing Faces and Feelings to Improve Communication and Emotional Life*, Holt Paperbacks, 2004

Ce document est soumis au code de la propriété intellectuelle et à la législation sur les droits d'auteurs (loi n° 92-597 du 1er juillet 1992, JO du 3 juillet 1992). L'auteur et les diffuseurs se réservent tout droit de poursuite en cas de divulgation et d'utilisation frauduleuse.

porte fermée ne sont pas des actes pathologiques, mais bien l'expression des changements biochimiques provoqués par un stimulus d'agression. Reste à savoir ce qui provoque ces changements.

3/ DES EMOTIONS A L'EXPRESSION DE LA VIOLENCE

Une théorie d'inspiration freudienne explique l'agression comme l'expression d'une frustration⁷. Lorsque l'on ne peut atteindre un objectif désiré, la frustration qui naît de cette déception pourrait entraîner une agressivité exacerbée, qui serait proportionnelle à la frustration ressentie. Elle s'exercerait prioritairement sur la source de la frustration ou, à défaut, sur un bouc émissaire et permettrait de se libérer. L'expression de cette agressivité serait freinée par la peur de la punition qui découle des règles de vie en société. Cependant, cette théorie est apparue rapidement trop simpliste : toutes les agressions ne découlent pas de phénomènes de frustration et la frustration ne se concrétise pas systématiquement en agressivité.

Une reformulation plus fine de cette théorie par Léonard Berkowitz postule que, parmi les émotions négatives naissant de la frustration, seule la colère peut déboucher sur l'agression. Mais agissent aussi d'autres arbitrages : le degré de contrôle de la personne concernée sur elle-même et les « indices sociaux », c'est à dire les différents signes qui vont indiquer que l'expression de l'agressivité est possible (présence de personnes sur qui reporter sa colère, situation propice, etc.). Parmi ces signes, on peut noter la disponibilité des armes à feu. Ainsi Berkowitz explique que « *les armes à feu ne permettent pas seulement la violence, elles peuvent aussi bien la stimuler. Le doigt presse la détente, mais la détente peut aussi tirer le doigt* »⁸. En bref, la colère est propice à la violence, mais ne se déclenche qu'en présence de circonstances favorisant son expression. Si la frustration est trop importante et les conditions défavorables, on peut voir naître de la résignation. La frustration seule ne peut expliquer l'expression de la violence.

De même, les individus peuvent apprendre que l'expression de la violence est inappropriée et donc être moins susceptibles de se laisser aller à la violence même quand la frustration intervient de manière conséquente. L'interprétation de la situation évolue alors, malgré la présence de la colère et empêche son surgissement.

⁷ Dollard J., Doob L.W., Miller N.E, Mowrer O.H., Sears R.R., *Frustration and aggression*, Yale university Press, New Haven, 1939.

⁸ Berkowitz, Léonard, Impulse, aggression and the gun. *Psychology Today*, Sep. 1968, 2, 19-22.

Ce document est soumis au code de la propriété intellectuelle et à la législation sur les droits d'auteurs (loi n° 92-597 du 1er juillet 1992, JO du 3 juillet 1992). L'auteur et les diffuseurs se réservent tout droit de poursuite en cas de divulgation et d'utilisation frauduleuse.

Pour autant qu'elle reste valide, cette théorie ne peut expliquer toutes les situations d'agression, mais seulement celles où le comportement de l'agresseur apparaît comme peu calculé. En ce sens, elle s'applique davantage à ce que l'on nomme l'agression hostile, dont le but est de nuire à quelqu'un, par opposition à l'agression instrumentale, dont le but est d'obtenir quelque chose. Enfin, alors que cette théorie se base sur le primat des mécanismes émotionnels, elle ne peut finalement, seule, expliquer la totalité des cas d'agression sans évoquer d'autres facteurs, sociaux et individuels.

4/ DES EMOTIONS AUX SENTIMENTS

Si l'étude des émotions et de leurs mécanismes biologiques ne suffit pas à expliquer le fonctionnement de la violence, elle nous permet néanmoins de mieux comprendre comment se bâtissent certains phénomènes. Un des ressorts de cette compréhension est le lien qui peut exister entre les émotions et les sentiments d'une part, entre les émotions et l'apprentissage individuel d'autre part. Il faut ici bien séparer les différents types affectifs : émotions, épisodes émotionnels et sentiments se différencient désormais assez clairement.

Les émotions surgissent à la suite d'un événement précis et inattendu et elles sont ressenties sur un temps assez court. De fait, elles peuvent trouver un prolongement dans des formes rémanentes. Ainsi, les épisodes émotionnels correspondent à la prolongation dans la durée des manifestations émotionnelles alors même que l'événement déclencheur est passé. L'exemple type est celui du deuil. Autre émotion rémanente, la rumination mentale qui ramène à un événement passé sous forme de pensées, d'images, voire de sensations physiologiques.

De la même manière, la charge affective qui découle d'un événement ressenti comme violent ne se dissout pas nécessairement au fil du temps : elle crée de la fatigue, du stress, de l'irritation. Même sans amener à la constitution d'un sentiment bien défini, elle participe à la constitution d'une humeur, d'une lassitude morale qui peut amener à décharger son agressivité sur un objet ou une personne qui n'a rien à voir avec la situation d'émergence de l'émotion. S'il ne s'agit pas là réellement d'émotions ou d'épisodes émotionnels, ce phénomène montre bien que le ressenti d'une violence peut amener quelqu'un à être violent à son tour. En fait, avant même que se constituent des sentiments, on peut voir que la violence ressentie, en ce qu'elle est susceptible de fournir un terreau à d'autres expressions violentes,

Ce document est soumis au code de la propriété intellectuelle et à la législation sur les droits d'auteurs (loi n° 92-597 du 1er juillet 1992, JO du 3 juillet 1992). L'auteur et les diffuseurs se réservent tout droit de poursuite en cas de divulgation et d'utilisation frauduleuse.

est au début d'un cycle qui nourrit sans cesse d'autres violences possibles. Parce qu'il nous est difficile de nous débarrasser des multiples émotions ressenties dans une journée, une semaine, un mois, nous pouvons tous nous montrer, à un moment ou un autre, violent envers d'autres, sans même d'ailleurs qu'il y ait une intention bien précise.

Les sentiments se différencient des émotions par le fait qu'ils se basent sur la subjectivité individuelle et incluent la nécessaire conscience du ressenti. Ils ont des causes complexes, s'inscrivent dans la durée et, bien qu'ils s'attachent souvent à un objet précis, ils peuvent exister en l'absence de cet objet. Il en va ainsi de l'amour et de la haine.

Bien évidemment, à partir d'une émotion forte peut se bâtir un sentiment : qu'il soit positif comme la forte attraction vers un être encore inconnu qui se transformera en amour ou négatif comme une colère inexprimée qui va se transformer en haine. Et, ce faisant, les expressions possibles de ce sentiment évoluent. La haine ne provoquera pas nécessairement une impulsion comme l'agression physique, mais, parce qu'elle est consciente, elle pourra prendre une infinité de formes, depuis la simple mesquinerie jusqu'au complot. Bien sûr, ces manifestations pourront être vécues violemment par celui ou celle qui en sera victime. Le fait que des émotions se transforment en sentiments est donc propice à des expressions plus élaborées de violence.

Bien sûr, toutes les haines ne s'expriment pas. Mais, dans certains cas, une envie de vengeance naît, qui prend sa source dans le noyau caudé, une zone du cerveau qui s'active lorsque des personnes se sentent victimes d'une injustice. Dans cette zone précise circule la dopamine, une molécule liée à la motivation, qui permet de se focaliser sur un objectif. L'imagination va prendre le relais en créant des scènes mentales où la vengeance prend forme. Et, qu'elle ait réellement lieu ensuite ou non, on en éprouvera du plaisir, puisque la dopamine est aussi étroitement liée à cette sensation. C'est dire que, parfois, la violence peut être agréable par la simple production de dopamine qui suit l'acte imaginé ou accompli. C'est ce qui explique le plaisir de certaines personnes lorsqu'elles ont enfin osé « dire ses quatre vérités » à une personne qui les énerve depuis longtemps.

Pourtant, si j'ai tenu à souligner ici le rôle de la neurobiologie dans la production des émotions, on l'a compris, le simple fonctionnement de notre chimie interne n'est pas suffisant pour expliquer les faits de violence. Les phrases à la mode qui édictent que « l'amour n'est qu'affaire de molécules » sont simplistes et réductrices. S'il faut comprendre le fonctionnement de l'appareil nerveux pour comprendre la violence, il ne s'agit là que d'une

Ce document est soumis au code de la propriété intellectuelle et à la législation sur les droits d'auteurs (loi n° 92-597 du 1er juillet 1992, JO du 3 juillet 1992). L'auteur et les diffuseurs se réservent tout droit de poursuite en cas de divulgation et d'utilisation frauduleuse.

étape nécessaire, mais pas suffisante pour bien appréhender le phénomène.

5/ VIOLENCE, CULTURE ET HISTOIRE

Si la violence a souvent été d'abord interprétée en termes d'agression physique, c'est en référence à des modèles précis, culturels et historiques. Car, sur le substrat nerveux, viennent aussi se construire des schémas interprétatifs qui varient en fonction de la socialisation des individus. La manière dont chacun d'entre nous apprend à se comporter en société agit aussi sur nos caractères et sur la manière dont nous exprimons plus ou moins nos émotions.

Certes, il semble bien qu'il existe un panel d'émotions communes, ressenties par tous et partout, provoquant même des expressions faciales assez proches d'une société à l'autre. Néanmoins, la connotation des actes violents peut varier de manière importante selon les règles sociales. L'anthropologie notamment a bien montré comment, selon les sociétés, on pouvait trouver des modèles de comportement radicalement différents.

Ainsi, les Zuni -des indiens pueblos du Nouveau-Mexique- vivent dans une société pacifiée et ont des mœurs extrêmement doux, fondés sur la mesure et la sobriété. De nombreuses règles formelles président à l'ordre social et des cérémonies interminables régissent les interactions sociales. L'infidélité de la femme n'autorise pas à un acte de violence et le mari ne considère pas que ses droits ont été violés. La seule conséquence est un changement de conjoint et les institutions Zuñi facilitent assez les choses pour en rendre la procédure tolérable. On ne songe même pas à la violence.

Au contraire les Dobuans, qui habitent une île au sud de la Nouvelle-Guinée orientale, s'affirment comme de redoutables guerriers et des magiciens cruels. *« Ils n'ont pas de lois et ils sont perfides. Chez eux, chaque homme est toujours prêt à en attaquer un autre. (...) On ravage la moisson du voisin, on trouble les relations économiques des voisins, on provoque des maladies et des morts. (...) Toute l'existence n'est pour eux qu'une compétition meurtrière, et aucun avantage ne peut s'acquérir qu'aux dépens d'un rival terrassé. L'homme honnête, l'homme qui a réussi, c'est celui qui a dépouillé un autre de ses prérogatives. »*⁹

Dans ces deux groupes, bien sûr, tous les gens ne sont pas identiques. Certains sont moins doux chez les Zunis, certains moins coléreux chez les Dobuans. Mais il existe bien des

⁹ Ruth Benedict, *Échantillons de civilisation*, Paris, Gallimard, 1972, p.76 et suivantes.

Ce document est soumis au code de la propriété intellectuelle et à la législation sur les droits d'auteurs (loi n° 92-597 du 1er juillet 1992, JO du 3 juillet 1992). L'auteur et les diffuseurs se réservent tout droit de poursuite en cas de divulgation et d'utilisation frauduleuse.

comportements typiques vers lesquels la plupart tendent et qui définissent les normes des comportements dans le groupe. Du coup, la violence qui apparaîtrait insupportable aux Zunis, semble naturelle aux Dobuans.

Chaque société encourage certains types de comportement et fait en sorte que tous ses membres suivent un certain nombre de règles. Les institutions et en particulier les institutions éducatives visent à ce que les individus se conforment aux modes de vie et aux valeurs de leur culture. Les modes d'expression et de rétention des émotions font partie de ces apprentissages.

À la fois les enfants apprennent à se comporter correctement sous la guidance des adultes, mais aussi les émotions qu'ils ressentent lorsqu'ils se comportent mal sont des guides pour le futur : gêne et honte sont de puissants stimulants pour l'acquisition des règles de la vie sociale.

Le travail déjà ancien de Margaret Mead et de Grégory Bateson¹⁰ montre bien comment les enfants apprennent dès le plus jeune âge à contrôler leurs émotions dans la société balinaise. Une mère appelle son fils de trois ans environ qui s'approche et vient se blottir contre sa poitrine. Ils jouent ensemble un moment et, quand l'enfant, stimulé, commence à prendre l'initiative et montre des signes de plaisir, la mère s'en désintéresse. Au bout d'un moment, l'enfant ne bouge plus. Il reste avec sa mère, mais sans plus s'intéresser à elle.

Bateson et Mead expliquent que si chaque réaction de l'enfant qui, stimulé, répond avec une émotion croissante est invariablement arrêtée, c'est pour limiter son investissement affectif dans les interactions courantes. La société balinaise est une société où le contrôle de soi est très important et il est nécessaire de savoir maintenir un fort contrôle émotionnel. Quand l'enfant sera grand, il devra savoir se comporter avec réserve. Aussi, la mère limite-t-elle l'investissement affectif de l'enfant en cessant de répondre à ses stimuli chaque fois qu'elle sent qu'il se laisse aller.

Gregory Bateson a proposé la notion d'ethos pour caractériser le système culturellement organisé des émotions. Au sein d'un même groupe, un répertoire de sentiments et de conduites est approprié à une situation en fonction du statut social, de l'âge, du sexe de

¹⁰ Mead M., Bateson G., *Balinese Character, a Photographic Analysis*, New York, The New York Academy of Science, 1962.

Ce document est soumis au code de la propriété intellectuelle et à la législation sur les droits d'auteurs (loi n° 92-597 du 1er juillet 1992, JO du 3 juillet 1992). L'auteur et les diffuseurs se réservent tout droit de poursuite en cas de divulgation et d'utilisation frauduleuse.

ceux qui sont affectivement touchés et de leur public¹¹.

Mais ces exemples trouvent des échos dans nos sociétés occidentales.

Par exemple, les expressions émotionnelles sont plus fréquentes et plus fortes dans les milieux populaires et davantage régulées et euphémisées dans classes supérieures. Il existe donc bien des différences de conception sur la violence, en fonction des milieux.

Ainsi, Albert Bandura¹², aborde l'agression depuis le point de vue des apprentissages sociaux et postule que l'on acquiert des schémas de comportement violent soit directement, de par sa propre expérience, soit par observation et imitation, à la condition que cette acquisition se révèle gratifiante. On pourrait simplifier cette théorie en disant que dans tout milieu violent, on apprend à se comporter de manière violente. Bien sûr, ce n'est pas vrai. La fameuse hypothèse des enfants maltraités devenant maltraitants à leur tour, qui pourrait valider cette idée, a déjà été mise à mal et des chercheurs comme Boris Cyrulnik ont montré qu'il existait des cheminements inverses, permettant d'échapper aux logiques de socialisation. Il n'en reste pas moins que le milieu dans lequel on vit est susceptible de transmettre des schémas d'expression et de rétention émotionnelle plus ou moins importants et de justifier certaines formes de violence. On connaît bien dans l'éducation nationale les situations où certains parents conseillent à leurs enfants, lorsqu'ils ont été battus, de ne pas se laisser faire et de se battre à leur tour.

Deux logiques nourrissent la conception même de ce qui est violent.

L'une prend corps dans l'histoire collective des sociétés, qui déterminent ce qui est condamnable et répréhensible : des actes admis à une époque doivent être interdits à une autre. On passe ainsi d'un autoritarisme familial qui recourait sans scrupules aux châtiments corporels à une réglementation sur les droits des enfants, d'une hiérarchisation des rapports de travail qui autorisaient bien des abus au harcèlement moral, de la souveraineté nationale au droit d'ingérence. En ce sens, c'est la société qui définit ce qui est violent.

L'autre est liée au vécu personnelle des individus. C'est parce qu'une mère a souffert dans son enfance de punitions iniques qu'elle vit les remarques d'un enseignant envers son enfant comme autant d'injustes vexations, c'est parce qu'un enfant d'immigré a vu son père trop courber l'échine qu'il ne supporte pas les ordres d'un contremaître, c'est parce que la journée de travail a été dure, longue et fatigante que le voisin bruyant devient soudain

¹¹ Bateson G., *La cérémonie du Naven*, Paris, Minuit, 1971.

¹² Bandura, *Aggression : A Social Learning Analysis*, Prentice-Hall, Englewood Cliffs, NJ, 1973.

Ce document est soumis au code de la propriété intellectuelle et à la législation sur les droits d'auteurs (loi n° 92-597 du 1er juillet 1992, JO du 3 juillet 1992). L'auteur et les diffuseurs se réservent tout droit de poursuite en cas de divulgation et d'utilisation frauduleuse.

insupportable. Ici, c'est l'histoire individuelle qui définit la violence vécue personnellement.

Bien sûr, ces deux logiques ne sont pas indépendantes : les sociétés changent et entraînent des modifications des sensibilités individuelles, les sensibilités individuelles se cumulent parfois pour modifier en retour le fonctionnement même des sociétés. Il y a un aller-retour incessant entre les structures sociales et les citoyens, qu'il soit suivi de conséquences ou non.

6/ LE RESSENTI SUBJECTIF DE LA VIOLENCE

Contrôler ses émotions, c'est, entre autres, contrôler son agressivité, c'est-à-dire ce qui peut faire violence aux autres. Et c'est aussi comprendre ce qui agit dans les émotions des autres, c'est-à-dire ce qui peut nous faire violence.

Lorsque l'on interroge les gens sur ce qu'ils ont ressenti comme étant violent, on ne peut pas ne pas réaliser que l'impression de violence est profondément liée à la subjectivité de chacun. Et tout peut alors devenir violent, depuis le voisin qui laisse ses poubelles traîner jusqu'à l'automobiliste qui fait un geste insultant jusqu'au simple mépris qu'exprime un regard. La violence physique n'apparaît que peu dans les interactions quotidiennes dont se plaignent les personnes. Et pourtant elles les considèrent souvent comme étant violentes.

La violence peut ainsi qualifier ou non certaines interactions humaines : subordination, contraintes réglementaires, conflits, etc. Ce n'est cependant pas obligatoire. Des relations d'obéissance, comme celles qui peuvent relier parents et enfants, par exemple, ne sont pas nécessairement violentes, et un conflit peut être résolu pacifiquement.

Le ressenti même des gens prend parfois des dimensions plus importantes, notamment quand les situations dans lesquelles ils se trouvent nécessitent un fort contrôle de soi alors même qu'ils sont confrontés à des personnes dont le contrôle émotionnel est plus bas que la moyenne. On retrouve là, entre autres, les personnels chargés d'éduquer ou d'enseigner à des publics jeunes qui, par définition, font encore l'apprentissage de la rétention émotionnelle et les professionnels du domaine médico-social ayant pour fonction d'aider et d'accompagner des personnes en grande difficulté. Il s'agit là alors de gérer des situations émotionnellement complexes, où sont en jeu à la fois les sentiments des agents et ceux des publics. Pour ces personnels, le contrôle de soi et la gestion émotionnelle sont des outils de contrôle de la violence, même s'ils n'éliminent pas les sources de toute violence.

Mais bien d'autres types de travailleurs sont concernés et la situation de travail, même si

elle s'impose lorsque l'on aborde la question du contrôle de soi, n'est pas seule concernée : que l'on pense aux élèves et aux étudiants, bien sûr, ou à certaines situations familiales qui peuvent demander un autocontrôle important. En fait, chaque situation où les enjeux sociaux et personnels sont conséquents est susceptible d'entraîner un effort pour se maîtriser et maîtriser la situation.

La plupart du temps, lorsque nous sommes concernés, nous sommes de parti pris. Ce parti pris est déterminé par nos réactions affectives qui nous empêchent d'user de raison. Il suffit que nous recherchions l'affection d'une personne ou que nous l'aimions déjà pour que nos jugements ne soient plus impartiaux et cela est aussi vrai des personnes que nous n'aimons pas. Les ressentis affectifs sont aussi ce qui nous empêchent de percevoir le sens des situations et de comprendre les motivations des autres. Nul besoin d'ailleurs qu'il y ait une interconnaissance préalable entre deux personnes pour que de l'affect surgisse : nos systèmes de représentations sont ainsi faits que le simple fait, parfois, qu'une personne ne respecte pas l'ordre de l'interaction pour que l'on se sente agressé¹³.

Certes, la neutralité absolue semble impossible. Mais il semble que l'on peut trouver un mélange subtil d'engagement et de détachement, permettant de relativiser ce qui peut paraître agressif¹⁴.

Arriver à comprendre pourquoi un acte que l'on juge comme violent s'est produit, en quoi il porte du sens, pourquoi il nous touche à un tel point, en quoi nous nous sentons agressés est important, tant pour diminuer parfois le ressenti de la violence¹⁵ que pour nous donner des moyens d'action qui permettent de mieux gérer ensuite la situation.

Aussi, comprendre en quoi nous participons à la construction des émotions des autres et donc parfois de leur violence, comprendre comment se construit la domination dans les relations sociales, comprendre en quoi des effets de contexte jouent sur les humeurs des personnes permet de mieux comprendre les causes d'événements aussi banals que des sautes

¹³ Cette situation est assez évidente avec les jeunes enseignants qui se sentent parfois agressés lorsqu'un élève ne se comporte pas conformément à leurs attentes. Mais on retrouve parfois de mêmes ressentis lorsque un usager se présentant au service social se comporte avec trop de familiarité. Sur ces points, on peut se référer à la conceptualisation classique d'Erving Goffman, notamment dans *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit, 1974 et *Stigmaté*, Paris, Minuit, 1975.

¹⁴ Peu importe d'ailleurs qu'un acte paraisse ou soit agressif : s'il est ressenti comme tel, il est probable qu'il modifiera les actions et réactions de la personne qui se sent agressé. La règle édictée par William Isaac Thomas fonctionne bien ici : « *Quand les hommes définissent des situations comme réelles, elles sont réelles dans leurs conséquences* ».

¹⁵ On admet assez généralement que plus un incident est dépourvu de sens, plus il apparaît violent.

Ce document est soumis au code de la propriété intellectuelle et à la législation sur les droits d'auteurs (loi n° 92-597 du 1er juillet 1992, JO du 3 juillet 1992). L'auteur et les diffuseurs se réservent tout droit de poursuite en cas de divulgation et d'utilisation frauduleuse.

d'humeurs ou des gestes brusques qui, néanmoins, pourront être interprétés comme des agressions. Tout individu en société se doit de faire l'effort de comprendre ses affects et de les adapter au mieux aux situations.

Mais aussi, tout être humain est, de par la vie en société, soumis à des tensions psychiques qui naissent de la confrontation à des situations nécessitant un solide contrôle émotionnel. Dans nos sociétés modernes, un grand nombre de situations, les situations d'évaluation sociale notamment, comme les activités professionnelles et scolaires, peuvent faire naître des tensions psychiques. Ces émotions contenues peuvent alors resurgir de manière involontaire dès que l'on est libéré en partie du contrôle de soi ou lorsqu'on ne peut se retenir davantage. Il faut se alors se libérer des charges émotionnelles trop importantes.

II CONNAISSANCE DES JEUNES DE RUE : ENTREE EN RELATION ET GESTION DU CONFLIT (THOMAS SAUVADET)

Après avoir défini la jeunesse « de rue » (les jeunes qui utilisent la rue comme un lieu de vie et non comme un simple lieu de passage), nous avons abordé différents modes d'entrée en relation et de gestion du conflit que je résume ici :

- Nous avons vu que l'empathie (explicitement les problèmes des jeunes : « absence » d'espace privé entraînant un squat de hall par exemple) permet une entrée en relation apaisée et prépare le terrain à l'expression de ses propres attentes vis-à-vis des jeunes (qu'ils fassent moins de bruit pour que l'on puisse dormir par exemple), et en les référant à ses propres problèmes (devoir se lever tôt pour raison professionnelle par exemple).
- Nous avons également vu l'importance de la connaissance de la « vie de rue », des différents profils de jeunes et de groupes de jeunes, de la connaissance de la dynamique des groupes, afin, notamment d'identifier, s'il y en a, les valeurs morales « positives » du ou des leaders, pour nous appuyer sur ces dernières dans un but de régulation des désordres.
- Il s'agit en fait d'identifier des personnes-ressources, c'est-à-dire des personnes qui bénéficient d'une influence sociale sur les groupes en question. Ces personnes-ressources peuvent être par ailleurs des

personnes extérieures au groupe de jeunes concerné (grands frères, animateurs du quartier, parents, etc.). Elles peuvent être également des jeunes du groupe qui, tout en n'étant pas des leaders, peuvent jouer un rôle de contre-pouvoir dans certaines circonstances en s'opposant et en régulant les excès du leadership (là aussi il s'agit d'identifier les valeurs morales de ces jeunes pour nous appuyer dessus : valeurs familiales, religieuses...).

- Le but est d'éviter un face-à-face entre l'adulte et le groupe de jeunes, ainsi qu'une stigmatisation réciproque.
- Nous avons abordé la question de la réciprocité : il faut généralement donner plus que l'on reçoit, dépasser le cadre de ses missions professionnelles pour faire la preuve de son investissement. Cette posture permet d'attendre un retour qui, même s'il ne sera pas à la hauteur d'une relation de réciprocité, permet néanmoins d'espérer amorcer de la bonne volonté de la part des jeunes. Cet investissement, s'il implique une charge de travail supplémentaire à court terme, peut s'avérer utile à moyen et long terme en permettant au professionnel de s'économiser une fois ce travail d'entrée en relation et « d'endettement » réalisé.
- Nous avons vu les stigmates qui peuvent peser dans l'entrée en relation : être « blanc » (du fait de la superposition de fractures de classe et de « race », le « Blanc » représente le dominant, la domination, qui plus est si ces codes d'interactions ne sont pas populaires), être identifié « classes moyennes », être un représentant institutionnel (du fait que les institutions sont jugées plus persécutrices que protectrices par les jeunes de rue), être un professionnel qui aimerait travailler ailleurs et ne pas être en relation avec cette population (les jeunes concernés savent que beaucoup de professionnels souhaitent s'éloigner des « quartiers sensibles », ce dont témoigne l'important « turn over » des professionnels – enseignants, éducateurs...). Ces stigmates entraînent des provocations de la part des jeunes qui cherchent à savoir si la personne est

« raciste », si elle travaille ici par choix ou par défaut de meilleur opportunité, si elle les considère comme des « sauvageons », des « voyous », etc. Il s'agit de déconstruire ces stigmates et de mettre en valeur toutes les identités autres que celles du « sauvageon », de la « racaille » et du « voyou », ce qui implique une connaissance du public (est-il un bon fils ou grand frère, quelqu'un qui sait prendre soin des autres dans certaines circonstances, a-t-il des talents particuliers (sportifs ou artistiques par exemple... ?).

- Nous avons vu l'importance de l'aparté pour apaiser des micro-conflits qui s'enveniment dans un cadre public (problématique de la réputation, de l'offense publique, etc.).
- Nous avons vu l'importance de la connaissance des façons d'être populaires (accent populaire, ton élevé, vocabulaire familier, proximité et contact physiques) afin de ne pas interpréter comme une menace ou une insulte ce qui ne l'est pas forcément, afin d'être en mesure de réduire la distance (en empruntant plus ou moins ces façons d'être, ces codes interactionnels) quand cela s'avère nécessaire.

BIBLIOGRAPHIE

- Aquatias S. « Aux risques du terrain », in *L'arrière-cour de la mondialisation, Ethnographie des paupérisés*, P. Bruneteaux, D. Terrolles (dir.), Editions Du Croquant, 2010.
- Aquatias S., « Lien social, parents et argent : sociologie des conduites à risques juvéniles en banlieue parisienne », *Précarité, précarisation et santé*, Ouvrage collectif, Paris, INSERM, 2001.
- Aquatias S., *En bas des barres, sociabilités et lien social des jeunes dans les cités de banlieue parisienne*, thèse de doctorat de sociologie, Université de Paris VIII, sous la direction de N. Murard, Avril 1998.
- Dubet F., *Le déclin de l'Institution*, Paris, Seuil, 2002.
- Ehrenberg A., *L'individu incertain*, Paris, Calmann-Lévy, 1995.
- Ehrenberg A., *La fatigue d'être soi, dépression et société*, Paris, Odile Jacob, 1998.
- Elias N., D. Eric, *Sport et civilisation, la violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994.
- Elias N., *La dynamique de l'Occident*, Calmann-Lévy, Paris, 1975.
- Foucault M., *Surveiller, punir, naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.
- Girard R., *Le bouc émissaire*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1982.
- Goffman E., *La mise en scène de la vie quotidienne, T2, les relations en public*, Paris, Minuit, 1973.
- Goffman E., *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit, 1974.
- Goffman E., *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit, 1975.
- Lepoutre D., *Coeur de banlieue, Codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob, 1997.
- Lucchini R., *L'enfant de la rue : réalités complexes et discours réducteurs*, *Déviance et société*, Vol.22, n°4, 1998.
- Masclat O., *La gauche et les cités. Enquête sur un rendez-vous manqué*, Paris, La Dispute/SNEDIT, 2003.
- Mauger G., Fossé-Poliak C., *Les loubarde*, *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°50, 1983.
- Mauger G., *L'apparition et la diffusion des drogues en France*, *Contradictions*, n°40, 1984.
- Mauger G., *Enquêter en milieu populaire*, *Genèses*, n°6, 1991.

- Mauger G., *Espace des styles de vie déviants des jeunes de milieux populaires*, in Baudelot C., Mauger G. (dir), *Jeunesses populaires. Les générations de la crise*, Paris, L'Harmattan, 1994.
- Mauger G., *La reproduction des milieux populaires « en crise »*, Ville-Ecole-Intégration, n°113, 1998.
- Mauger G., *Disqualification sociale, chômage, précarité et montée des illégalismes*, Regards sociologiques, n°20, 2001.
- Monod J., *Les Barjots, essai d'ethnologie sur les bandes de jeunes*, Paris, Julliard, 1968.
- Muchembled R., *La violence au village. Sociabilité et comportements populaires en Artois du XVème au XVIIème siècle*, Bruxelles, Brepols, 1989.
- Murard N., *Autorité et amour : éducation des enfants ou mise en condition ?*, Mouvements, n°8, 2000.
- Sauvadet T., « Jeunes de rue et trafic de stupés », *Agora débats / jeunesses*, n°48, septembre 2008, pp. 90-101.
- Sauvadet T., *Le Capital guerrier : Solidarité et concurrence entre jeunes de cité*, Paris, Armand Colin, 2007.
- Sauvadet T., « Les jeunes de la cité : comment forment-ils un groupe ? Une analyse comparative entre trois terrains », *Socio-logos*, n°1, juin, <http://sociologos.revues.org/document55.html>
- Sayad A., *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, Bruxelles, De Boeck, 1991.
- Sayad A., *La malédiction*, in Bourdieu P. (dir), *La Misère du monde*, Paris, Seuil, 1993.
- Sayad A. *La double absence : des illusions de l'émigré aux désillusions de l'immigré*, Paris, Seuil-Liber, 1999.

Introduction (<i>Sylvain Aquatias</i>).....	2
I Violence et émotions (<i>Sylvain Aquatias</i>).....	3
1/ Définitions.....	3
2/ La violence : un substrat émotionnel.....	5
3/ Des émotions à l'expression de la violence.....	8
4/ Des émotions aux sentiments.....	9
5/ Violence, culture et histoire.....	11
6/ Le ressenti subjectif de la violence.....	14
II Connaissance des jeunes de rue : entrée en relation et gestion du conflit (<i>Thomas Sauvadet</i>).....	16
Bibliographie.....	19